



Des danseurs à l'école bruxelloise fondée par Anne Teresa De Keersmaeker. PHOTO TINE DECLERCK

P.A.R.T.S., la classe internationale

Depuis vingt-trois ans, la prestigieuse école fondée à Bruxelles par Anne Teresa De Keersmaeker forme des danseurs virtuoses et avant-gardistes venus du monde entier.

Au rang des capitales mondiales de la danse, New York se détachait clairement dans les années 80. En 2018, ce sont les villes européennes qui occupent les premières marches du podium. Paris en tête, certainement, mais si l'on établit le taux de jeunes artistes parmi les plus pointus et prometteurs au mètre carré, on obtiendrait sûrement Bruxelles. Et si l'on resserrait encore la recherche sur les chorégraphes que l'on retrouvera à coup sûr dans les prestigieux festivals internationaux d'ici cinq ans, on zoomerait alors sur la commune bruxelloise de Forest, et plus particulièrement sur le numéro 164 de l'avenue Van-Volxemlaan.

Là, dans cette ancienne blanchisserie de la fin du XIX^e siècle, entre les studios de la compagnie Rosas et ceux de l'ensemble de musique contemporaine Ictus, on voit s'affairer une quarantaine de jeunes artistes de 18 à 23 ans, venus pour certains de l'autre bout du monde, réajus-

tant leurs joggings flashy, chaussettes molles et crop-tops en coton entre deux séances de massages ou de shiatsu. Il y a plusieurs années, certains de ces élèves s'appelaient Sidi Larbi Cherkaoui, Akram Khan ou Mette Ingvartsen. Soit des artistes aujourd'hui salués mondialement et qui ont contribué à placer P.A.R.T.S. (pour Performing Arts Research and Training Studios) au rang des écoles de danse contemporaine les plus convoitées au monde, sans doute la plus active des pépinières artistiques actuelles où des Bob Wilson, Pina Bausch (jadis) ou William Forsythe viennent enseigner. Et parfois recruter.

«Niveaux». Ce mardi de septembre, ceux que l'on aperçoit en plein workshop depuis les baies vitrées sont les heureux élus de la nouvelle promotion, sélectionnés en 2016 sur quelque 1200 candidatures, pour certains via les plateformes d'auditions mises en place par P.A.R.T.S. dans les grandes villes européennes, au Brésil, en Afrique du Sud ou en Asie. Vingt-cinq pays représentés en tout dans la classe de 46 élèves. «Il y a entre autres cinq Brésiliens, un Chinois, un Taïwanais dans la nouvelle promotion», explique une ancienne élève, avant de nous montrer les studios de travail ou la célèbre cantine macrobiotique – régime alimentaire basé sur la philosophie chi-

noise – dont les repas sont inclus dans les frais de scolarité, selon les vœux de la directrice des lieux Anne Teresa De Keersmaeker. «Nous avons des cours de philosophie, de sémantique [...], de shiatsu, de théâtre... On n'avait pas de cours de cuisine mais pas loin! [Le corps] était interrogé à tous les niveaux», témoigne Cédric Charron, aujourd'hui interprète star de Jan Fabre, dans l'ouvrage anniversaire de l'école.

C'est via son approche singulière, évidemment, que P.A.R.T.S. a pu se hisser à un tel niveau de prestige alors qu'elle ne délivre aucun diplôme (même si l'école est subventionnée au titre de «structure expérimentale») et que ses frais de scolarité sont «plutôt chers : 12000 euros pour un cycle de trois ans», explique Théo Van Rompay, directeur adjoint historique, en poste depuis la création de la structure en 1995. «Nous sommes le 4 septembre, sourit-il, l'école a vingt-trois ans aujourd'hui.» A peu près l'âge qu'avaient les premiers candidats lorsque Bernard Froccouille, directeur du Théâtre royal de la Monnaie et sa directrice de la danse, Anne Teresa De Keersmaeker, décidèrent de résorber le grand vide laissé à Bruxelles par le départ de Mudra – l'école de Maurice Béjart. «C'était paradoxal : au moment même où la danse flamande était en pleine ébullition, elle n'avait plus aucun

lieu de transmission.» Depuis, la très internationale P.A.R.T.S. s'est distinguée en envisageant ses élèves comme des «danseurs-créeurs», en mêlant davantage théorie et pratique, en focalisant sur l'écriture du corps (et moins, par exemple, sur la théâtralité du corps) comme la conceptualisation. Aussi, elle a largement contribué au changement de culture gestuelle des danseurs en intégrant les pratiques somatiques (dites aussi «release») à son enseignement. «Il y a plus de fluidité sur les plateaux de danse aujourd'hui, approuve Théo Van Rompay. Plus de présences personnalisées et moins de prototypes corporels, plus d'espace pour des mobilités diverses.»

Relâchement. La plupart des formations supérieures intégrées aujourd'hui ces techniques de relâchement comme le yoga, le taïso, la méthode Feldenkrais, le «body mind centering». Mais P.A.R.T.S. fut la première à concilier deux approches encore vues comme conflictuelles dans les années 90 : d'un côté, le ballet académique, de l'autre le release. «Anne Teresa est séduite par la clarté de l'architecture classique du ballet mais pas par la rigidité du dogme, détaille Théo Van Rompay. Dans le release, elle aime cette quête d'un mouvement organique mais se méfie de l'informel.» Une approche que feront vivre les élèves de P.A.R.T.S. au Centre national de la danse de Pantin en octobre, où certains interpréteront en boucle, quatre heures durant, de brefs solos issus du répertoire de De Keersmaeker.

É.B. (à Bruxelles)

LA FABRIQUE chor. ANNE TERESA DE KEERSMAEKER avec les élèves de P.A.R.T.S. les 6 et 7 octobre au CND de Pantin (93). Prochaines auditions françaises le 19 janvier 2019 à Pantin au CND et le 10 mars au Klap de Marseille.